



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Notes sur la vie

Daudet, Alphonse

Paris, 1899

Londres

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47753](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47753)

LONDRES

Impression d'arrivée à Douvres, rébarbative. Rentrée des Anglais qui se rendent *at home*. Rochers, casernes, campagne japonaise, vues de l'imagerie anglaise et décors des Kate Greenaway avec des barrières en bois, petits cottages comme des joujoux peints, vernissés, tous pareils; chevaux au vert, moutons et bœufs au pâturage, course affolée d'un cheval effaré par le train.

Londres-Victoria, quartier aristocratique, uniformité, alignement des maisons, avec des portiques de pierre noire

ou rouge. Fenêtres hermétiques. C'est une des impressions les plus saisissantes de l'arrivée, ce visage muet et clos de la maison, cette fermeture de hublots, sinistre par ce clair soleil, l'admirable printemps que nous apportons avec nous ; on se figure la détresse d'un étranger et d'un pauvre sous un ciel de brouillard.

Promenade au matin par cette splendide lumière dans Hyde Park, une réduction du Bois, mais au milieu de la ville et non en dehors. Foule de landaus, voitures de maître, amazones, fillettes aux grands cheveux fauves retombants, petits chapeaux canotiers, galopant sur des poneys, et juste à côté, séparés de tout ce luxe voisin par une simple barrière de bois, ou un grillage au ras de terre, des loqueteux, des vagabonds, sans linge, sans chaussures, couchés dans l'herbe haute, à plat ventre, visions de bêtes accroupies, dos

de bisons, d'hippopotames qui semblent attendre le coup de fusil de Stanley. Cette antithèse assoupie est bien ce qu'il y a de plus effarant pour des yeux français.

Pas un regard ne descend des équipages vers les fauves, pas un fauve non plus ne s'interrompt de son sommeil ou de son sinistre et sobre et furtif repas pour jeter un œil d'envie sur tout ce luxe. Et comme j'admire l'étrange sécurité de tout cela, un Anglais me dit tout à coup : « Ne vous y fiez pas... en 1867 ou 1868, le peuple de Londres, puni par sa reine de je ne sais quelle désobéissance, fut condamné à ne plus entrer dans Hyde Park. En une nuit, toutes les grilles du parc furent arrachées : pas un mètre de fer ne resta debout... tout de suite la permission fut rendue ; ce sont les concessions mutuelles entre le gouvernement anglais et le peuple, et le policeman détourne les yeux quand il le faut.

Beaux aspects de la Tamise, le pont géant. Passage d'un navire, le pont s'ouvre, se lève, armatures à pic, la chaussée portant la trace des chevaux, décor qui s'abaisse, truc de théâtre.

Plusieurs fois cette sensation dans Londres de monuments en carton-pâte, d'un vaste pandémonium moyen-âgeux : toujours des créneaux, des clochetons, obélisques, statues aux socles gigantesques; sentiment de la force, mais par moments, et surtout dans le Moderne, un sentiment exagéré de cette force.

A l'arrivée, saisi par les couleurs criardes des omnibus chargés d'annonces, le papillotement des affiches, enseignes ambulantes et roulantes. Innombrables fils de télégraphe se croisant à la cime des maisons.

Erreur de l'étranger qui demande à

voir les dessous, les horreurs de Londres : ces curiosités sont tout près de vous, sous votre main, ces mœurs si différentes des nôtres.

Intérieur du doyen de Westminster; le thé pris dans la grande pièce gothique à vitraux, larges murs, puis visite dans l'abbaye, corridors, poterne. Promenade d'un taret entre les lourdes pages de pierre d'un énorme livre d'histoire : ombres de Gloucester, de Charles I^{er}, de Cromwell.

La basilique. Ici, les rois et les reines sont sacrés; ici, on enterre les grands hommes de toutes sortes. Spectacle admirable, gâté par la vue des comédiens inhumés là, pêle-mêle. Aussi un peu de désordre comme dans les monuments de la ville. Le génie latin et sa rectitude sont absents ici.

Les fils de Dickens. L'aîné secrétaire

d'un théâtre. Conte pour les enfants à faire avec le petit-fils de Dickens, qui veut passer une nuit dans ce qu'il appelle la chambre de son grand-père; la nuit dans Westminster : terreurs de l'enfant.

Passion du moyen âge dans l'architecture anglaise; elle semble n'avoir plus rien inventé depuis, ce qui monotone un peu le décor londonien.

Dans la campagne, Box-Hill, petite gare à lourdes colonnes, chapiteaux, cintre, comme une église du XII^e ou du XIII^e siècle. Arrivée sur le quai de la gare, de Georges Meredith; pas très grand, mais le paraissant, casquette anglaise à deux visières, qu'il porte à la française, négligemment; figure fine, nez droit, enflammé, barbe blanche très courte; il s'appuie au bras d'un ami, marche mal, et c'est une sensation de fraternelle ironie, ces deux ro-

manciers qui traînent l'aile comme deux goélands blessés, estropiés, ces oiseaux de tempête, punis pour avoir affronté les dieux. Un conte à la Swift. Chantonnement de Meredith en marchant. C'est un monologuiste très distingué, un érudit des langues gréco-latines, il connaît tous les Provençaux, tous les jeunes des petites revues.

Cottage dans la verdure, dont il n'est pas sorti depuis plus de vingt ans; petites allées de buis menant par une pente assez raide au chalet rustique où le romancier travaille, où il couche même quelquefois, vie de cénobite et d'artiste. Idéaliste, Meredith, se forçant à ne rien regarder autour de lui, auprès de lui; pourtant quelle belle pièce de vers à la France, en 1870! Écrivain subtil, trop même pour la plupart. Sa surdité, comme un pont-levis à tout jamais relevé, le gêne dans sa communication avec les humains, et il soli-

loque perpétuellement, comme il fredonne en marchant, d'une voix automatique, d'une rauque voix anglaise. Sa parole plus lente en français, la bouche plus ouverte, comme si nos vocables étaient de plus petite dimension que ceux de la langue anglaise. Inoubliable, cette visite à Box-Hill.

En route récit par H. J... de la vie de Stevenson à Samoa : retour à l'existence primitive, sa femme, sa belle-mère vivant en gandouras, sorte de chemise de nuit, les cheveux répandus sur les épaules. Il est mort d'apoplexie. Un jeune midship à qui il avait donné une lettre de recommandation pour H. J... arrivait chez celui-ci quatre ou cinq mois après la mort de Stevenson : « De sorte, nous disait l'écrivain délicat, qu'un matin de dimanche, j'avais à ma table, à déjeuner, un beau jeune garçon au teint hâlé, qui m'apportait les nouvelles les plus récentes de

l'ami très cher, déjà pleuré depuis bien des jours. »

En face de chez nous, dans Dover street, vieille maison type de la maison anglaise, toute noire, fenêtres en guillotine hermétiquement closes, stores roses, vitres claires. Devant la porte un grand carrosse à cochers fleuris de gros bouquets et dans lequel monte une vieille lady à coiffure et robe très anciennes, emmenant, au drawing-room de Sa Majesté, une petite miss en robe blanche, épaules maigres et pointues, dans un décolletage étonnant en plein jour. Deux frères venant avec leurs vélocipèdes regarder la première toilette de leur jeune sœur partant pour la Cour. Dans la rue silencieuse, au milieu de la chaussée, un orgue de Barbarie accompagnant des chants et des gigues que piaulent et dansent en perfection deux ou trois minstrels, faux nègres hideux en

habit noir, les pieds nus, d'une bouffonnerie cocasse américaine. Contraste saisissant de la vieille et jeune Angleterre. Et pour achever ce coin de tableau à la Hogarth, dont j'avais feuilleté la veille au soir l'œuvre photographiée en deux volumes, tout en haut de l'antique maison, m'apparaissait, dans le cadre étroit d'une des fenêtres des mansardes, une jeune bonne, en robe claire à rayures, esquissant sur place, avec son buste et ses hanches, le mouvement de gigue endiablée que chantaient et dansaient les minstrels.

La demeure muette et mystérieuse que je regardais avec curiosité, de ma fenêtre d'hôtel, m'a livré ce jour-là en cinq minutes toute sa vie claustrale; et voici qu'une invitation de la vieille comtesse, notre voisine, propriétaire de ladite maison, nous convie à y luncher sans façon, en famille. Refusé! Bon pour des acteurs en tournée.

Holland-house, une maison unique à Londres. Dans Kensington, en pleine ville grouillante, une haute grille seigneuriale, devant laquelle stationne un suisse en livrée, s'ouvre sur un parc grandiose, aux verdure féodales; des allées sablées et tournantes conduisent à un château du xvi^e siècle, tourelles, poternes, grands corridors coupés de marches inégales. Nous sommes accueillis par la comtesse de H... dans une grande pièce aux hauts plafonds, aux murs tapissés d'une bibliothèque à quatre ou cinq étages de livres. Par ce jour humide et noir, extraordinaire en cette fin d'avril, un grand feu brûle dans une cheminée aux deux côtés de laquelle sont des portraits de famille du xviii^e.

De hautes vitres claires ouvrent sur des pelouses à perte de vue, de vastes pâturages où paissent des troupeaux de bœufs et de moutons, et cela en plein Londres,

dans un quartier où le terrain vaut je ne sais combien le mètre.

Le thé servi sur une table volante qu'apportent deux domestiques, la comtesse de H... à qui lady Holland, une parente éloignée, a légué cette demeure extraordinaire, nous sert gracieusement avec sa jeune fille; puis on visite la maison historique, l'admirable bibliothèque, une salle de portraits de famille, tous peints par Josuah Reynolds. Je remarque un portrait de Talleyrand, hôte assidu de la maison, qui possède trente ou quarante lettres de lui, adressées à lady Holland, l'amie de Napoléon I^{er}.

Windsor : vieilles architectures royales entrevues dans les grands arbres sur la gauche du wagon. A la station, voitures menant à la résidence, par une petite ville de fournisseurs, d'hôteliers, qui s'est formée autour du château et de sa

vieille abbaye; première impression de Mennecey, en Seine-et-Oise.

Sur une place, la statue de la reine, son sceptre à la main, qu'elle tient du geste autoritaire semblable à celui d'Élisabeth et de toutes les souveraines de la Grande-Bretagne. Puis la poterne avec un horsegard rouge au lourd bonnet à poil, dans l'angle du vieux rempart crénelé.

Le château féodal a des parties d'époques différentes : la vieille église de style gothique comme à Oxford, Westminster dont les abbayes se brouillent dans les visions du souvenir. En face de l'église, de petits logements, environ une douzaine, sont bâtis dans la vieille muraille, ornés de jardinets grands comme des tiroirs ouverts, où fleurissent des tournesols jaunes comme les pierres. C'est là qu'habitent de vieux officiers retraités à qui la reine offre des abris. On est en train de relever la garde; et par les allées

étroites et cailloutées, nous montons le chemin de ronde jusqu'au Palais. On nous permet de visiter, quoique la reine soit attendue pour le dîner : salles admirables, tableaux de maîtres, à côté de toute une ferblanterie Louis-Philippe, et de garnitures de Sèvres.

Puis, c'est le parc, la ferme modèle, les daims au milieu des pelouses, et la sortie en pleine campagne par une porte moyenneuse que nous ouvre un vieux, vieux garde à barbe blanche, chapeau haut de forme galonné et livrée bleue et argent, dans laquelle flotte son corps amaigri. Belle route, verdure, gras pâturages, ponts étroits sur la Tamise, yoles et skiff, au bord de l'eau.

Eton et son collègue aux vieilles briques rouges, aux arcades sur l'immense cour, aux hautes fenêtres éclairant les classes; course dans le parc à la

recherche du professeur ami de H. J....; il a chez lui des élèves qui mangent, couchent, répètent à domicile et viennent suivre les cours du collège. Les écoliers apparaissent en leur courte veste noire, leur grand col blanc autour de leurs joues de santé. Petite maison exquise du professeur, grands arbustes, glycines, lierres jusqu'au faite. La petite ville d'Eton est tout employée pour les professeurs et fournisseurs du collège; les enfants s'y promènent librement en petits hommes, c'est pour l'instruction de douze à dix-huit ans; ensuite, Cambridge ou Oxford.

Rien de ce que nous avons en France ne nous donnerait l'idée d'Oxford : ce fut d'abord une ville de couvents au moyen âge, douze, quinze, vingt couvents que la Réforme changea en collèges.

Trinity College, où nous sommes attendus, a toute une partie ancienne de trois

ou quatre cents ans, le reste reconstruit sur les vieux types d'architecture anglaise, mais le raccord entre les deux époques reste presque invisible, à cause de la couleur sombre de la pierre. Cours de cloître, murs tendus de lierres aux énormes racines; les chambres des étudiants s'ouvrent sur un long corridor : nous entrons dans l'une d'elles, précédée d'un petit salon aux tentures claires, à la légère bibliothèque, aux artistiques gravures. Nous descendons ensuite aux vastes jardins, tout installés pour la vie physique, croquet, foot-ball; mais à cette heure, les jeunes gens assis sur les bancs ou les fauteuils rustiques lisent, causent, sous les arbres, tandis que d'autres rament sur les bateaux.

Visite à la chapelle, au réfectoire, vaste hall à vitraux, à vieilles peintures, qui me rappellent Westminster. Parcouru plusieurs collèges, le plus ancien, New-

College, le plus grand, le plus riche, Christ College. Plus ou moins grands et beaux, ils se ressemblent tous. Minute exquise dans l'un d'eux : j'arrive, au bras de mon fils, dans un jardin splendide : des biches couraient sur l'herbe, un lilas géant m'encensait de son odeur suave mêlée aux parfums des bois. L'heure a sonné, à une vieille cloche fêlée, mais au timbre clair, parmi ces collèges presque vides, les étudiants étant aux courses sur la Tamise.

On y arrive par une allée de vieux arbres, chaque collège a son ponton de couleur différente, amarré le long du fleuve, brûlant par cette après-midi de mai, et pas large. Courses à la rame, rumeurs, cris, dépit du vaincu, sortie de la yole de jeunes gens en maillot rayé, hâlés, suants et maigres pour la plupart, lévriers au poil ras, aux côtes en saillie.

Retour par la grande allée ombreuse, le piétinement silencieux dans la pous-

sière de la foule anglaise, où mon fauteuil roulant est le seul bruit de voiture qu'on entende. Repassé par Christ College, par son admirable escalier dont une rosace géante de pierre couronne la voussure; menus illustrés sur les tables du réfectoire immense, et ce qui me frappe en sortant, c'est une vieille chaire branlante et démolie, vestige du passé, dans un coin de cour.

Dans un autre, au fond, sur la terrasse, représentation sculpturale et monstrueuse de tous les crimes, les péchés qui tentent l'homme. C'est là que fit ses études O. W... et je suppose que dans sa prison il put être hanté de ces images hideuses et burlesques.

Journée splendide, cette après-midi d'Oxford, qui me reste sous la forme synthétique d'un chatoyant tableau de folles courses sur la Tamise, toute papillotante de couleurs vives, reflétées au miroitement

de l'eau et des mouvements trempés des avirons; sous la forme de parties de croquet, de foot-ball sur des pelouses d'un vert intense; tout le sport luxueux de la vie anglaise moderne vu par les fenêtres gothiques d'un vieux cloître fleuroné du xv^e siècle.
